

ABONNEMENT.

Un an, cinquante-deux numéros, \$1.50
Six mois, vingt-six numéros, \$0.75
ETATS-UNIS.
Un an, \$2.00
Six mois, \$1.00

LE PROGRES.

AGRICOLE, INDUSTRIEL, POLITIQUE ET COMMERCIAL.
BELANGER, FRERES, Editeurs-Propriétaires.
L. C. BELANGER, Rédacteur-en-chef.

ANNONCES.

JOUR DE PUBLICATION: LE SAMEDI.
Première insertion, par ligne, 8 centimes
Insertions subséquentes, de 2 do
Cartes d'affaires, par année, .00
Annonces commerciales, et autres, traitées de gré à gré.

Cartes d'Affaires.

GEORGE POULTER, Monumentaire
EDOUARD LAROCHE, Vainqueur
W. E. IBBOTSON, Droguiste et dentiste

JOSEPH FISETTE, Armurier et serrurier
M. McKEICINIE, rue Wellington

CARTIER & BOULANGER, Pharmaciens
FRÉDÉRIC ST. LOUIS, Pharmacien

FRÉDÉRIC PARE, Médecin & Chirurgien
THOMAS LARUE, Médecin et Chirurgien

DR. A. B. CARTIER, Médecin et Chirurgien
E. B. LOOMIS, Dentiste

AVOCATS.
FELTON & FELTON, Avocats et Procureurs

HALL, WHITE & PANNETON, Avocats

L. C. BELANGER, Avocat

BELANGER & BROUILLET, Avocats

NOTAIRES.
ARCHAMBAULT & ARCHAMBAULT, Notaires

HENRI ST. LOUIS, Notaire

R. X. DESROSIERES, Notaire

H. C. IL CHAGNON, Notaire

RUSSIE S.
JOSEPH VERVILLE, Huissier de la Cour Supérieure

BENJAMIN LACHANCE, Huissier de la Cour Supérieure

DAMASE BENOIT, Huissier de la Cour Supérieure

HOTELS.
HOTEL DU CHEMIN DE FER

UNITED STATES HOTEL

MOUNTAIN HILL HOUSE

CAFÉ FRANÇAIS

HOTEL DU CHEMIN DE FER

QUEBEC CENTRAL HOTEL

HOTEL CENTRAL

HOTEL CENTRAL

LOUIS BRUNELLE

FERBLANTIER.
JOSEPH ISRAËL GARNEAU

A vendre à ce bureau

FEUILLETON.

L'INTENDANT BIGOT

Roman Canadien

PAR JOS. MARMETTE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE VII.

COUPS DE FOUDRE.

(Suite.)

Sur le matin cependant, comme Beaulac épuisé gisait sur sa couche, abrutit par la souffrance morale, il entendit des pas pesants auprès de lui. Mais il ne bougea pas.

Il sentit qu'une main rude se posait sur son épaule. Il put lever enfin la tête.

Lavigueur se tenait debout devant lui et le regardait avec une profonde commisération.

Le contact de la main loyale du seul homme qu'il lui fut dévoué dans le malheur, eut un effet terrible sur son organisation ébranlée. Si la source de ses larmes n'eût pas été tarie, Raoul aurait fondu en pleurs. Mais ses yeux, bûlés par l'insomnie et la fièvre, restèrent secs. Sa poitrine se souleva comme pour sanglotter. Et cependant, ses lèvres firent vibrer un rire nerveux et strident.

—Mon Dieu! il est fou! pensa Lavigueur, lui, avec un puissant effort parvint à étouffer un sanglot convulsif.

A la dérobée, il essaya deux larmes qui roulaient sur ses joues hâles. Il comprit que pour opérer une division salutaire à l'exaltation douloureuse de Beaulac, il fallait donner un autre cours à l'impétuosité de sa passion.

—Monsieur Raoul, dit-il d'une voix tremblante.

Beaulac riait toujours, mais d'un rire épouvantable.

—Monsieur Raoul, il vous faut vivre pourtant.

Le jeune homme ne semblait pas entendre.

—Savez-vous pourquoi, mon lieutenant?

Le brave Canadien serrait affectueusement la main de Beaulac dans sa grosse main calleuse.

—C'est qu'il vous reste à vous venger!

Raoul ne riait plus et semblait écouter cette voix qui lui parlait, comme si elle fut venue de loin, de bien loin.

—Me venger? murmura-t-il.

—Oui, mon lieutenant, vous venger de Bigot.

Son œil étincelant se ranima. Il grinça des dents.

—O l'être exécrable, cause de tous mes maux! s'écria-t-il.

—Cause surtout de la mort de mademoiselle Berthe, reprit Lavigueur dont la voix trembla.

—Que dis-tu, Jean?

—La vérité. Ma sœur qui est mariée avec Pierre Couture, le menuisier qui demeure à côté d'ici, dans votre rue, ayant été éveillée ce matin en sursaut par les cris d'alarme que jetaient les clairons du corps de garde de la porte Saint-Jean, sauta à bas du lit pour aller regarder ce qui se passait dans la rue. Elle aperçut de la fenêtre une femme étendue sans vie devant la porte, tandis qu'un homme s'enfuyait à toutes jambes après s'être penché un instant vers la jeune femme. Cet homme, elle out le temps de le reconnaître. C'était l'intendant.

La jeune femme, mademoiselle Berthe.

Raoul poussa un cri de rage, un hurlement de bête féroce.

Il ne pouvait pas parler, il suffoquait, et tournait autour de sa chambre comme dans sa cage un lion furieux.

—Qu'ai-je fait, mon Dieu! pensa Lavigueur. Sa folie va le reprendre, pire que tantôt. Il va se tuer peut-être.

Mais Beaulac s'apaisa bientôt, et venant s'arrêter en face de Lavigueur étouffé de ce changement brusque, il lui dit d'une voix calme, terriblement calme:

—Oui, Jean! il faut vivre pour qu'il meure, cet homme maudit! Vois-tu, Jean, c'est cette main-ci qui le tuera!

La menace était si fortement accentuée, que Lavigueur en frissonna.

—Mais, ajouta Raoul, quand j'aurai vengé Berthe, je ne vivrai pas longtemps.

Lavigueur n'osa point relever ces dernières paroles.

Il était trop content du résultat obtenu.

Il passa le reste du jour avec Raoul, de peur qu'une nouvelle crise venant à s'emparer du jeune homme, ce dernier n'attentât à ses jours dans un moment de délire.

Mais, ainsi que l'avait prévu le Canadien, les idées de vengeance qu'il avait infiltrées en Beaulac avaient apaisé la fureur de la douleur de Raoul.

Maintenant, bien qu'il fût sombre comme la pierre d'un tombeau dans une pluvieuse nuit d'automne, et qu'il ne dit pas une parole à Lavigueur pendant tout le jour que celui-ci s'astreignait à passer à côté de lui, un grand calme, voisin il est vrai d'un profond abattement, succéda à l'excitation fébrile qui l'avait précédé.

Et pourtant, comme il le retournait dans son cœur ce dard atroce que la main de l'infortuné avait enfoncé! Comme il se complaisait, durant cette lente journée, à envahir sa blessure en la froissant sans relâche au contact de la mémoire de ses joies passées!

Enfin, quand chacune des minutes de cet interminable jour eut déchiré son âme de ses soixante aiguillons, quand la lumière du soleil eut été lassée d'éclairer son supplice, la nuit vint se pencher à son tour l'infortuné pour le bercer encore de la plainte irritante du souvenir.

Déjà l'obscurité descendait jusqu'au pavé des rues, lorsque Raoul se leva soudain.

—Il faut que je sorte, dit-il à Lavigueur.

—Pardonnez-moi, mon lieutenant, mais où allez-vous donc?

—La voir.

—Me permettez-vous, monsieur Raoul, de la revoir aussi? N'a-t-elle pas été mon enfant durant toute une année?

Beaulac tendit la main au Canadien.

—Viens, dit-il.

Ils sortirent tous deux, et se dirigèrent silencieusement du côté de la petite maison des remparts.

Ils entrèrent chez Mlle de Longpré.

Rien n'était changé dans la grande chambre. Les draps blancs pendaient toujours le long des murailles comme de larges pans de marbres funéraires. Deux cierges brûlaient encore à la tête du lit sur lequel la blanche morte dormait dans la suprême immobilité. À côté d'elle, deux vieilles femmes priaient à genoux.

Seulement, à gauche de l'estrade, appuyé sur deux chaises, s'élevait un cercueil béant et noir.

Beaulac s'avancé lentement, mais d'un pas ferme. Lavigueur le suivait; ses jambes tremblaient sous lui.

Arrivé à côté du lit, Raoul inclina ses deux genoux vers la terre et commença l'étre adoré que la tombe allait engloutir.

Derrière lui, Lavigueur, aussi à genoux, pleurait la figure perdue dans ses deux mains.

Pas une larme ne mouillait l'œil fixe de Raoul. Aucun muscle ne tressaillait dans son visage immobile et pâle comme une figure de cire.

Les deux vieilles femmes avaient cessé de murmurer leurs prières, et n'entendaient plus que des sanglots étouffés de Lavigueur, avec, au dehors, les tintements lugubres d'une cloche qui sonnait les glas d'une mort.

Soudain, Raoul étendit le bras droit au-dessus du front de son amante, et d'une voix exécrable, s'écria:

—Berthe de Rochebrune, dit-il, ma fiancée devant les hommes et devant Dieu, je jure, moi, Raoul de Beaulac, que tant qu'un souffle de vie m'anima, je n'aurai d'autre désir, d'autre but que de châtier de mort l'infâme qui a causé la tienne. Alors, et seulement quand j'aurai tué cet homme, comme il ne me restera plus qu'à te rejoindre au ciel, je supplierai Dieu de m'envoyer au cœur la première balle de combat où j'accourrai au-devant de cette mort aimée, qui seule peut maintenant nous réunir!

Il dit et pencha sa figure sur le visage froid de la trépassée.

Quand ses lèvres touchèrent dans le baiser d'adieu le front de son amante, Raoul crut que son cœur allait éclater dans sa poitrine. Pendant un instant, il se sentit mourir.

Mais les dernières paroles du serment qu'il venait de proférer bruisaient encore à son oreille. Aussi, com-

prima-t-il sa douleur en lui-même comme dans un réseau d'airain.

Il se releva, fit deux pas vers la porte, se retourna, revint vers Berthe, la baisa une seconde fois au front avec autant de respect qu'il eût porté aux reliques d'un martyr, et sortit brusquement.

Lavigueur le suivit en s'appuyant aux murailles pour ne point tomber. Lui, dont la force physique était double de celle du gentilhomme, était pourtant plus faible dans une lutte corps à corps avec la douleur morale.

Une cloche tintait toujours au-dessus de la ville, et ses vibrations funèbres se traînaient lentement sur la brise nocturne.

—Mon Dieu! que cette cloche me fait mal! murmura Raoul en reprenant d'un pas fébrile le chemin de son logis.

—Elle sonne les funérailles du général Montcalm, dit Lavigueur pour changer le cours de pensées de Beaulac.

—Quoi, le général est mort!

—Oui, la nuit passée, monsieur Raoul. On l'enterre ce soir aux Ursulines.

—Il est bien heureux, lui! repartit Beaulac d'une voix sourde. (1)

Le sang-froid dont Raoul avait fait preuve en présence du corps inanimé de son amante, commençait pourtant à se fonder au contact du feu de sa douleur. La réaction se faisait déjà et le sang bourdonnait dans ses tempes, surchauffé par la fièvre.

Quand ils arrivèrent devant la demeure du lieutenant, Lavigueur s'arrêta pour le laisser entrer.

—Non! non! j'étoufferais! cria Raoul. Il me faut de l'air! Et comme l'insensé qui semble chercher instinctivement partout sa raison absente, Beaulac continua d'errer par les rues sombres et désertes sans savoir où il allait.

La cloche du monastère pleurait toujours et le vent de la nuit balança sa plainte monotone au-dessus de la ville silencieuse et morte.

Raoul tourna le coin de la rue Couillard et remonta la rue de la Fabrique.

Au fond de la grande place se dressaient les hautes murailles de la cathédrale en ruine. Le toit s'étant effondré dans les flammes, le ciel apparaissait librement à travers les vitraux du portail et les fenêtres défoncées de la nef. Du clocher élevé, il ne restait plus que la lourde tour du beffroi, au-dessus de laquelle se levait en ce moment le disque de la lune, si brillant, si mystérieux et si grand, qu'on aurait cru voir l'œil de Dieu errer sur les décombres de son temple dévasté.

La cloche des Ursulines laissait cependant tomber sans relâche ses sanglots dans la nuit.

A mesure que Raoul avançait, il se heurtait de plus en plus contre mille débris de poutres noircies et de pierres calcinées qui encombraient la rue.

Car toute la partie de la haute-ville qui s'étendait depuis la rue de la Fabrique jusqu'au Château-du-Fort, se trouvant la plus élevée, avait souffert davantage de la bombe que le reste de la cité qui descend avec le terrain en gagnant les faubourgs.

La lumière blanche de la lune dondait en plein sur l'Église (2) et la façade du collège des jésuites. Sur leurs murs éclairés se voyaient partout de grosses taches étoilées, tandis que sur les toits s'étendaient comme des flaques de sang. C'étaient les trous béants creusés par la bombe et les boulets anglais.

Raoul traversa la grande place et s'engagea dans la rue Buade, où plus grande encore était la désolation.

Outre les murs élevés de la cathédrale qui dressaient à gauche leurs pans noirs et à demi-croûlés, on ne voyait que des ruines d'iron. Le feu et la bombe n'avaient rien épargné. Les toits embrasés s'élevaient écroulés dans les caves, et les fenêtres crevées fixaient sur le passant leurs regards creux comme les orbites d'une tête de mort.

Enervé de plus en plus par ces scènes de poignante destruction, Raoul tourna brusquement le coin de la rue du Trésor, dans laquelle il entra comme pour fuir ce navrant spectacle.

La cloche du couvent se lamentait encore, et sa voix aérienne prenait des accents de plus en plus éplorés à

mesure que Raoul se rapprochait du monastère.

Quand il déboucha sur la Place d'Armes qui s'étendait depuis le château Saint-Louis, le premier objet qui frappa les yeux de Beaulac fut le couvent avec la chapelle des Récollets, dont les projectiles avaient respecté le petit clocher pointu. (1)

Le monastère et la chapelle étaient encore debout, mais leurs murs crevés et leurs toitures en maints endroits défoncées, indiquaient encore l'œuvre infernale des projectiles anglais.

Raoul, que Lavigueur suivait comme son ombre, traversa la Place d'Armes en inclinant à gauche vers le château Saint-Louis dont la masse imposante, entourée d'un épais mur d'enceinte et arrêtée sur le sommet du roc, dominait fièrement la capitale.

Comme il arrivait en face du château, ses yeux, s'étant machinalement tournés à droite, au côté opposé, s'arrêtèrent sur le portail de l'Église des Récollets. La grande porte en était ouverte et laissait entrevoir la faible lumière de la lampe du sanctuaire, qui dormait sous les noirs profondeurs de la voûte.

(A continuer.)

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ANGLETERRE.

Tout Londres, est sous le poids de l'émotion qu'a causée la découverte d'un crime mystérieux sur lequel on se perd en conjectures.

Un ancien ouvrier d'un fabricant de broches nommé Wainwright, ayant été prié par celui-ci de porter un paquet, profita d'un moment où il était seul pour satisfaire sa curiosité et voir ce qu'on avait enveloppé avec tant de soin.

À sa grande horreur, il aperçut une tête humaine! Mais il sut se maîtriser, et, conservant son sang froid, s'acquitta de sa commission et porta le ballot jusqu'au fiacre qu'avait fait venir Wainwright.

Il se mit alors à suivre la voiture, dans l'espoir d'attirer l'attention de quelque policeman qui trouverait en chemin.

Mais ce ne fut qu'après une longue course, et à bout de forces, qu'il parvint à décider un policeman à le suivre. Celui-ci, se postant en faction près de la voiture, ou vit descendre Wainwright, qui portait un paquet et qui alla le déposer dans une maison voisine de la ville silencieuse et morte.

Cette maison appartenait précédemment à un frère de Wainwright, et celui-ci en avait la clé.

Dans la voiture, près d'un autre paquet, également enveloppé dans de la toile cirée, était assise une jeune femme. Sur ces entrefaites, un autre policeman était venu.

—Qu'attendez-vous? demanda l'un. Pas de réponse.

—Qu'est-ce que vous avez dans ce paquet?

—Quelle idée, repartit la femme, et qu'avez-vous à faire avec moi? J'attends mon mari.

C'est alors qu'arriva l'accusé Wainwright, un cigare à la bouche. Il ouvrit la portière du fiacre et il prit l'autre paquet.

—Qu'avez-vous là demanda l'homme de police?

Wainwright se mit à rire.

—Ne vous inquiétez pas, policeman, je vais chez un ami.

Néanmoins, le policeman le suivit dans la maison; d'autres agents de police étaient arrivés, on exigea l'exhibition du contenu du ballot, qu'on supposait renfermer des objets de contrebande ou volés.

Wainwright offrit alors 50 livres sterling, puis il en promit 200 pour qu'on n'insistât pas.

On l'emmena alors à la station de police avec la jeune femme qui, toute consternée, s'écria en le voyant disparaître:

—Qu'avez-vous fait? Quelle affaire pour moi!

Là, on ouvrit les paquets et on aperçut les ombres d'une jeune femme. Malgré la chaux vive, dans laquelle on avait voulu faire disparaître les chairs, ces débris humains n'ont pas été tellement mutilés qu'ils ne puissent être reconnus.

On a cru d'abord que Wainwright avait tué sa jeune femme, qui se séparait de lui et qui demeure avec ses cinq enfants à Chingford; mais il n'en est rien, et cette femme est venue déposer en faveur de son mari, dont la conduite, d'après elle, ne laisse rien à désirer. On a dit ensuite que la victime était une jeune fille qui avait des relations avec Wainwright.

Enfin, on a prétendu que c'était une servante de Wainwright qui avait disparu depuis quelque temps. Cette servante, par son témoignage, pouvait empêcher Wainwright de toucher à un incendie forte comme indemnité d'un incendie qui avait éclaté chez lui l'an dernier.

À cette époque, Wainwright paraissait assez bien dans ses affaires, et la somme pour laquelle il était assuré était considérable. Mais la compagnie refusa de payer, alléguant que le feu avait été mis par Wainwright lui-même.

Peu de temps après, celui-ci tomba en faillite, et peu à peu il contracta des habitudes d'indélicatesse et d'irrogance.

On le vit fréquenter les public-houses, faire sa compagnie de gens de mauvaises mœurs et des filles de ballet dans un théâtre infâme de Whitechapel. L'une

de ces baladines, Alice Day, est la jeune fille qui est compromise avec lui et qui a été arrêtée en même temps. Elle prétend ne rien savoir. Wainwright, pour sa défense, raconte qu'un inconnu lui a donné de l'argent pour prendre ces paquets.

Hier, à la fin de l'instruction, Alice Day a supplié Wainwright, de dire la vérité et d'attester qu'elle était étrangère à toute cette horrible affaire. Il l'a fait, et le juge a pris acte de cette déclaration, mais sans vouloir mettre en liberté Alice Day, sur laquelle pèsent de fortes charges.

On écrit de Londres, en date du 16 septembre:

Mardi, le coroner de Southwark a ouvert l'enquête sur le corps de la femme que Wainwright est soupçonné d'avoir assassinée. Stokes, qui a provoqué l'arrestation de Wainwright, le constable de police Turner et l'inspecteur For ont reproduit les dépositions qu'ils avaient faites devant le tribunal de police. L'enquête a été renvoyée au 21.

D'après les journaux, la police eût découvert qu'il était la femme assassinée. Wainwright entretenait hors de chez lui une fille de vingt-quatre ans environ, nommée Harriet Lane, et connue sous le nom de Mme King. Il en a eu deux enfants, actuellement vivants. Lorsqu'il eut fait faillite, Wainwright cessa de lui fournir de l'argent. Le 11 septembre, elle fit ses paquets pour déménager, et elle dit qu'elle verrait Wainwright dans la soirée. Depuis, elle a disparu. On suppose que Wainwright l'a tuée, qu'il l'a enterrée dans sa maison, et qu'étant sur le point de déménager lui-même, il n'a pas voulu y laisser la trace de sa fille, spécialement à ses dents gâtées.

ALLEMAGNE.

On nous écrit de Berlin:

La question des salaires.

La crise industrielle et commerciale qui traverse l'Allemagne fait chaque jour de nouveaux progrès. Une quantité de grand établissement métallurgiques et autres ont pris successivement la mesure de renvoyer une partie de leurs ouvriers ou de réduire les heures de travail, et les choses vont de mal en pis.

Si l'état, qui a réservé des sommes ne se pouvait voir de plusieurs côtés et ne faisait beaucoup construire, nous aurions des milliers de malheureux sur le pavé.

L'ancien équilibre de l'importation et de l'exportation est rompu. On compte que dans les quatre dernières années, l'Allemagne a acheté à l'étranger deux milliards de plus qu'elle ne lui en a fourni. Il est devenu très difficile pour certaines industries, et absolument impossible pour d'autres, de soutenir la concurrence sur les marchés européens et américains. Les produits allemands sont trop chers et souvent trop défectueux pour qu'on puisse les écouler. De là crise.

La cause de cette situation est partiellement connue; personne ne la recherche ni ne la discute, chacun a mis le doigt dessus. Les salaires qui, en Angleterre, en France, en Belgique, sont à peu près restés ce qu'ils étaient avant la guerre, ont acquis ici une élévation inouïe.

Pour ne parler que de la ville de Berlin, qui est le plus grand centre industriel de l'Allemagne, je vous donnerai quelques chiffres qui, lors de leur publication, ont frappé le public de stupeur.

La Ville perçoit un impôt sur les revenus. Quoique possédée des ressources annuelles dépassant trois cents milliers ou \$225, est obligé d'en donner un tantième au fisc communal. Avant 1871 peu d'ouvriers étaient imposés; 70 pour cent des habitants de Berlin vivaient d'un revenu n'atteignant pas le minimum signalé.

L'année dernière, le gouvernement communal, autrement dit le Magistrat, invita les patrons à lui signaler les journées de leurs ouvriers, afin d'arriver à la connaissance de ceux qui devaient contribuer aux charges publiques. Les résultats étonnants de cette enquête ne tardèrent pas à être révélés: les journaux imprimèrent une communication, peut-être officieuse, suivant laquelle les boulangers, par exemple, les relieurs, les broisseurs, les tourneurs, les chapeliers, les peintres en bâtiments, les charpentiers, etc., gagnaient environ \$300 l'an; les teinturiers \$340; les menuisiers, et cette femme est venue déposer en faveur de son mari, dont la conduite, d'après elle, ne laisse rien à désirer. On a dit ensuite que la victime était une jeune fille qui avait des relations avec Wainwright.

Les maçons, les chaudronniers, les tailleurs de pierre, les selliers \$380 et \$480; les forgerons \$560 et les ferblantiers \$750!

Jugez de l'émotion que ces données produisirent chez les petits employés de l'Etat et du commerce, dans l'armée et surtout chez les instituteurs qui alors étaient généralement si mal payés en Prusse. Dans la seule province de Posen, 175 d'entre eux venaient de donner volontairement leur démission, parce que leur traitement dérisoire ne leur permettait pas de vivre. Ceux qui ne percevaient \$90, \$100 et \$120 l'an, moins que les barbiers, que les plus pauvres menuisiers, abondaient dans la Poméranie, dans la Prusse orientale et même dans la Silésie. Il est vrai que l'excédent des indications de la police fut vivement contestée par les socialistes. Admettons qu'en effet on ait plus ou moins exagéré; il n'en reste pas moins établi de la façon la plus incontestable, que c'est l'augmentation, sans mesure rationnelle, des salaires qui a rendu la

crise industrielle inévitable et qui la fera durer jusqu'à ce qu'une réduction salubre se soit manifestée.

Ne croyez pas que l'ouvrier berlinois, en voyant doubler le prix de ses journées, ait vu en même temps son salaire s'accroître en proportion; au fur et à mesure que les salaires s'élevaient, tout se prenait à renchérir. L'argent gagné si facilement perdait de sa valeur. Les loyers atteignaient bientôt des prix fabuleux; les vêtements, les comestibles, tout monta comme par enchantement; et maintenant que nous nous trouvons peut-être à la veille de tristes événements, que les fabricants vont chômer, l'ouvrier ressentira d'autant plus vivement les effets de sa position.

Si du moins à l'augmentation des salaires correspondait un plus grand somme de production, ou un travail perfectionné; mais non! On lit chaque jour que, tout au contraire, la quantité produite par l'ouvrier est devenue moindre et la marchandise inférieure. Cela encore s'explique aisément.

Après la guerre, quand la pluie d'or fut tombée, quand la propriété foncière eut doublé et triple de valeur, pour ainsi dire du jour au lendemain, les besoins grandirent de tous côtés. La commande prit des proportions énormes: on rêchissait, selliers, maçons, menuisiers, machinistes, tisserands, orfèvres, drapiers furent accablés de besogne. Les patrons engagèrent des ouvriers peu au courant; ils construisirent de nouvelles fabriques, et firent l'impossible pour satisfaire à la demande.

Ce que voyant, les ouvriers se mirent en grève, et comme on en avait absolument besoin, on dut toujours les contenir. On produisait donc à la hâte, et, disons-le, en faisant de médiocre besogne.





